

Conte è tsanfou



Li Charvagnou

Ce Livret accompagne un disque compact enregistré par Li Charvagnou, patoisants de Salvan, au début de l'été 2003 dont le titre est «Conte à tsanfom»

Vous trouverez dans ce livret les traductions en français des textes et des chants enregistrés sur le CD. Il sera d'un secours indispensable pour le novice qui, ainsi pourra entrer petit à petit dans le monde envoûtant de cette langue merveilleuse. Quant aux patoisants, ils s'en serviront aussi, à n'en pas douter, qui pour vérifier le sens d'un mot, qui pour comprendre ce patois étranger, car il ne faut pas oublier que le patois n'est pas le même d'un village à l'autre encore moins entre vallées différentes. Il n'y a pas un, mais des patois.

Le patois étant une langue orale, la prononciation des mots à changé au fil du temps et aussi de village en hameau, et il changera encore certainement. Ce disque est un instantané, une «photo» du patois de Salvan, tel qu'il est parlé encore par quelques passionnés qui se battent pour que cette langue ne disparaisse pas.

C'est en songeant à la future génération que, les patoisants de Salvan ont construit ce disque afin que, leurs enfants, petits enfants, arrières petits enfants puissent prendre à l'oreille l'accent vrai du langage de leurs ancêtres. Qu'ils puissent le sentir comme l'odeur du feu allumé avec les branchettes sèches de mélèze ou de sapin lorsque, dans les mayens on arrivait au printemps pour la première fois après les longs mois d'hiver, sentir l'odeur du pain que l'on cuisait au four à bois, imaginer la sueur que représentaient les travaux de ces gens de la montagne qui n'avaient que leurs bras et leur bonne volonté en guise de machines. Les histoires racontées sont des histoires vécues. Elles sont le reflet de la vie sociale, religieuse et économique d'une époque difficilement imaginable pour la nouvelle génération. Certaines chansons, d'auteurs inconnus, ont été créés, nous le supposons, pour s'amuser lors de veillées ou de rencontres de jeunesse, elles sont inédites, d'autres illustrent des coutumes.

Maintenant, pour ceux qui comprennent le patois, je vous invite à refermer provisoirement ce livret et à fermer les yeux. Imaginez vous, par une soirée d'hiver au coin du feu, et écoutez...

Quant aux autres, dévorez ce livret, et apprenez le patois, vous apprécierez encore plus ce disque...

Les membres de la société des patoisants de Salvan, Li Charvagnou ont été aidés dans la conception de ce CD par :

Maurice Jacquier	: Renseignements historiques.
Raymonde Cergneux	: direction musicale.
Claudy Burkardt	: orgue, composition d'accompagnement.
Michel Cergneux	: script de traduction.
Christian Bochatay	: script de traduction.

Les criées sur la place des Baux

- 1.- En bas, en ville, à Salvan
C'est tout pour la gloire ?
On fait comme les ancêtres,
De vieille mémoire :
C'est sur la place des Baux
Qu'on fait les criées ô, ô, ô !

Refrain

Chez nous, tout de même,
Personne ne te vante; vante-toi

- 2.- Les lunettes sur le nez
Notre secrétaire,
N'a pas besoin de parler si vite
Autrement ça fait peur.
Il fait ses criées tout en haut
En bas sur la place des Baux
- 3.- Devant la grande assemblée
Il ouvre le livre.
Écoutons, sans dire un mot,
Ce qu'il va nous lire.
Ainsi, à Salvan, si beau
Le dimanche sur la place des Baux
- 4.- Il y aura une mise de bois,
Mercredi, aux Dron-naires
Maurice-Joseph a été enfermé :
A force de boire,
De tout son long il a roulé
Hier, au beau milieu de la place des Baux
- 5.- Les femmes iront chanter
Jeudi à l'église
Huit francs d'amende à Colas,
Pour ce flibustier de trompeur
Qui a posé une trappe aux Baux
Là où l'eau vient d'en bas
- 6.- Polintin, le braconnier
Est allé à Noël
Au Daillay
Chercher une amende :
Deux cents francs, ce n'est pas trop
Pour son beau coup de feu
- 7.- Mardi, à la nuit noire,
Chez Jean des Sonnaillies,
Une assemblée en patois
Pour les jeunes délurés.
Le rendez - vous est toujours
Tout en bas au fond de la place

- 8.- Aujourd'hui, nous aurons la procession
Alors toutes les cloches
Sonneront un bon moment
Dans notre paroisse.
Allez vous faire beaux
Et puis venez pour le ban du mariage

La Vie à Salvan

Lorsqu'on veut imiter un salvanin, il n'est pas rare qu'on mette les pouces derrière les bretelles comme on fait pour imiter un vantard. Pour que l'image soit plus véritable, il faudrait donner un paillet à ce salvanin et, alors, il pourrait dire : «Le travail fait est bon !». Si des vantards ont pu vivre à Salvan, des paresseux, il n'y en a pas eu ! La vie était trop dure. Lorsque les bergers, mandatés par l'Abbé de St Maurice pour découvrir les alpages dans cette gorge sauvage, s'y sont établis, ils se sont faits paysans et ils ont commencé à essarter et à semer. Ils ont bâti quelques abris et des familles ont décidé de rester sur le Mont de Salvan.

Pour pouvoir vivre ici, il fallait beaucoup travailler et souvent avoir recours à l'aide de Celui qui est en Haut. Alors ils ont bâti une petite chapelle pour se rencontrer le dimanche et à d'autres occasions. Il fallait un endroit pour baptiser les petits, un endroit pour pouvoir se marier avec la bénédiction du Bon Dieu, un endroit pour se soutenir lorsque Celle de la Grande Faux passait par-là avec Peste, Péritonite, Avalanche et toute sa cohorte de misères. Un endroit pour demander secours, un endroit pour remercier.

Dans les temps d'après, la population s'était accrue, la petite chapelle était un peu trop étroite pour qu'à Noël, à Pâques, à la Toussaint ils puissent tous ensemble prier le Bon Père.

Pour cela, les gens du Mont de Salvan se sont rassemblés et, comme le travail ne leur faisait pas peur, ils ont scié, ébranché, maçonné, forgé. Ils ont donné de leur force, ils ont donné de leur temps. Et nous savons qu'en 1325 il y avait une église au milieu de la vallée, à Salvan. Il faut croire que Celui d'En Haut a apprécié toutes ces dévotions car Il leur a donné courage pour vivre en ce lieu.

La vie y était si difficile qu'il fallait avoir les bras solides et jamais trop faim ! Pourtant, pour essayer de suffire à leurs besoins, tous ces petits champs en terrasses étaient plantés de seigle, de froment, d'orge, d'avoine, de pois et de chanvre. Tous les terrains communs, tous les prés, tous les alpages étaient broutés et fauchés. Il n'y avait pas une vire à la montagne où ils n'aient coupé à la faucille toutes les touffes d'herbe qui y poussaient. Il fallait la force des hommes, le courage des épouses, le travail des jeunes, l'aide des enfants et les secours du bon Dieu pour arriver tous les ans à recommencer dans cette vallée qui faisait le chemin pour aller de La Savoie au Pays d'Aoste !

Si nous fermons les yeux, pouvons-nous imaginer Salvan vers 1500-1600, au printemps, au mois de mai ? Dans toute la vallée, il y a moins de personnes qu'il n'y en a aujourd'hui sur la place des Baux. Les sommets du Mont de la Barmaz et des Dents-de-Morcles sont encore saupoudrés de neige, les avalanches n'ont pas renversé tous les mélèzes et tous les sapins du Scex-des-Granges, du Lavancher. En bas, pas de trains, pas de routes, des fils électriques nulle part, seulement un petit sentier pour passer à pied. Quelques maisons de pierres sèches aux Rives et à Bougnon, une église dans le creux de Salvan. Au bord d'un ruisseau, du côté de La Combaz, une femme rince des draps, des petits enfants jouent tout autour. Des vaches broutent dans les prés communs, quelques chèvres, plus loin, avec deux ou trois cabris qui s'ébattent, des poules grattent devant les écuries. Entendez-vous chanter le coq ? En haut du Bossenet, on voit pointer quelqu'un avec un gros bâton comme en ont les pèlerins.

A son allure, on voit que c'est un homme fort et qui vient de loin. En amont de la lavandière, il s'arrête pour boire, avec les mains, l'eau qui saute toute blanche par-dessus les cailloux.

C'est en ces temps-là que Pierre Coquoz, Métral de Salvan et Maurice Dé Lé, syndic, signent avec un maçon savoyard du nom de Berthod, une convention pour agrandir l'église de dix huit pieds de long et de six pieds de haut. Les salvanins s'engagent à apporter tout ce qu'il faut pour faire ce travail et à fournir trois hommes tout le temps des travaux.

A cette époque se dresse au creux de Salvan une église faite de pierres et de bois, une église miroir de la foi de la population, hommage et remerciements à Celui que si souvent ils ont appelé lorsque la misère, les guerres, les avalanches, les maladies s'abattaient sur les gens de la vallée. Les cinquante ménages établis à Finhaut ont aussi bâti une église et cela n'a pas été long avant qu'ils ne forment une paroisse. Quelques années plus tard, à Salvan, c'est le feu qui a tout ravagé au Fontanil. La cure et l'église n'ont pas été ménagées.

En 1708, le Curé Pochon encourage les bonnes âmes à bâtir une église en pierres... Des pierres, des cailloux, c'est sûr qu'ils n'ont pas eu de peine à en trouver ! Dans ce pays, les premiers qui ont commencé à essarter n'ont trouvé presque que des cailloux et peu, bien peu, de terre ! Et bien vous saurez que, pour faire un monument, un énorme monument comme l'église de Salvan, ils ont dû en apporter une avalanche. Les anciens racontaient que, avant que les maçons aient commencé, tous les hommes avaient amené en corvée ce qui leur semblait être un grand tas de cailloux ! Lorsque le maître maçon est arrivé, il leur a dit qu'il y en avait tout juste pour faire les fondations ! Ah ! Si les pleurs avaient pu faire quelque chose !

Alors il a fallu à nouveau redoubler les manches et traîner en bas des centaines et des centaines de lugées de pierres pour ne pas laisser paresser ceux qui maçonnaient. En ce temps-là, ils ne connaissaient pas le ciment : il a fallu faire de la chaux dans les fours, une grande quantité de mesures de chaux comme ils n'en avaient jamais fait et, pour fondre tout cela, il fallait brûler de grands tas de bois. Ils ont eu un énorme travail !

Pour préparer la charpente, ceux d'entre eux qui étaient les plus adroits pour travailler le bois ont coupé, ébranché, pelé, dévalé, traîné avec les «commandes» les plus grandes pièces de sapin et de mélèze qu'ils ont pu trouver. Alors les charpentiers ont trempé la ficelle dans la poudre d'ocre de l'auge, ils ont tracé les pièces, ils ont équarri avec les haches larges, scié en long, raboté au grand rabot (un devant, un derrière). Ils ont employé toute une forêt pour faire la plus grande et la plus belle charpente qu'ils n'avaient jamais faite !

Il faut penser qu'en ce temps-là les machines s'appelaient luges, paillets, hottes, pioches, pelles, leviers et que derrière ces outils il fallait des bras et des jambes qui ne connaissaient pas la paresse ! Ils n'avaient pas d'ingénieurs mais la vie leur avait appris toute les ingéniosités pour ne pas devoir travailler qu'avec la force : ils avaient l'œil, ils étaient adroits, on peut dire qu'ils avaient de l'or dans les mains.

On raconte que, pour subvenir à tous ces frais, deux syndics de Salvan se proposent pour aller chercher, à Noël, au moins une partie du trésor de Teillay. Trésor caché là par Maximilien d'Autriche mais trésor gardé par le diable. Les deux syndics en parlent au Curé Pochon qui leur donne l'autorisation d'y aller et leur dit : «Allez sans peur, prenez-en autant que vous pourrez, moi, je travaillerai ici pour vous et le diable ne pourra rien contre vous !» Les deux syndics partent et découvrent, caché dans une caverne, un coffre énorme. Sur ce coffre, un grand bouc est couché. Avec leur bâton, ils font lever la bête. Celle-ci les regarde avec des yeux rouges comme la braise et leur dit avec colère : «Vous avez de la chance que Pochon pochonne ! Si Pochon ne pochonnait pas, vous seriez perdus !». A ce moment, le couvercle du coffre s'ouvre et les deux salvanins voient une grande quantité d'or. Ils essaient bien de se dépêcher d'en mettre le plus possible dans les poches mais, tout à coup, des

secousses énormes font s'ébranler les pierres; du feu et des braises sortent de partout ; ils voient des meules de moulin suspendues au-dessus de leur tête avec du fil très mince. Les deux syndics repartent et, quand ils arrivent à Salvan, ils se voient reprocher par le Curé Pochon d'avoir manqué de courage et de confiance en lui, lui qui avait travaillé si fort pendant ce temps, qu'il avait du changer 7 fois de chemise.

Il a fallu prendre d'autres dispositions et, surtout, bon courage. Mais, lorsqu'on est tous ensemble, les seuils sont moins hauts. Et c'est en 1717 que l'église fut consacrée par l'Abbé de St Maurice.

Cent ans après, le 27 mars 1816, à 2 heures du matin, le toit de l'église a été enfoncé par le poids de quatre pieds de neige lourde. C'était la nuit du mardi de carnaval ! Les braves gens ont pensé qu'il s'agissait d'une punition du Bon Dieu ! Il faut dire que, la veille, 17 farceurs masqués avaient pris la croix de la place des Baux, lui avaient passé une sonnette autour des bras et avaient fait le tour des maisons en se moquant de la religion !

Alors, il a fallu refaire la charpente. On peut penser qu'ils l'ont faite plus pointue et plus haute.

Un Jean-Louis Revat a écrit qu'il y avait travaillé avec des maîtres étrangers. Il nous apprend aussi que l'église était un lieu où les gens étaient mis en punition. Son père, Claude-Louis, y avait vu un homme à genoux sur une bûche, sous la lampe, au chœur, durant la Grand-Messe. Tout cela pour avoir crié «pute» à la servante du Curé !

Quelques années plus tard, en 1826, les salvanins ont encore élevé le clocher à la hauteur qu'il a actuellement. On raconte que, pour faire la flèche, ils ont employé du tuf car il était plus léger. Il fallait aller le chercher au col de Barberine ou d'Emaney ! Chaque feu devait en apporter, sur le paillet, le plus de voyages qu'il pouvait et il a encore fallu payer, en batze, tant par tête, tant par feu, tant par quartier. C'est bien là le cas de dire que la foi transporte les montagnes !

Arrêtons-nous un instant pour saluer et enlever bien bas notre chapeau, pour rendre hommage à tous ceux qui ont bâti cette église. Il faut penser qu'ils ont fait tout cela à côté du travail pénible qu'ils faisaient déjà tous les jours ! Et dire qu'aux jours d'aujourd'hui d'aucuns payent pour mouiller la chemise et aller suer au fitness !

Dans notre pays, la vie a bien changé depuis que le train est arrivé à Martigny. Il a amené avec lui une révolution tant dans la façon de vivre que dans la façon de penser. Les premiers étrangers qui arrivent à Salvan après avoir gravi les quarante-trois virages du chemin du Mont, découvrent une population montagnarde avenante et heureuse de pouvoir faire connaître et aimer cette vallée sauvage et belle.

Quelques années plus tard, c'est en diligence que ces mêmes étrangers et bien d'autres avec eux découvrent toute la vallée. Les hommes du pays qui ont le pas sûr se font guides pour montrer à tous les montagnes qu'ils connaissent bien pour y avoir chassé et coupé l'herbe dans toutes les vires.

En quelques années, dans toute la vallée, des hôtels et des pensions sont construits, l'électricité arrive, le train Martigny-Châtelard aussi et, çà et là, le téléphone, invention de Monsieur Marconi qui avait séjourné à Salvan.

Toute cette évolution a amené une certaine aisance dans la vie des habitants mais pas suffisamment pour tous les nourrir. Certains d'entre eux ont été forcés d'aller faire leur chemin dans d'autres pays, d'autres continents. Des enfants de ces familles sont peut-être aujourd'hui sur la place des Baux à écouter le patois des ancêtres ? Nous les remercions d'être venus. Les racines qui leur ont été données sont plantées profondément dans ces

Ces derniers cent ans n'ont pas toujours été bons mais ils ont quand même amené des raisons d'être et de vivre que nous saluons avec bonheur. Il est facile aujourd'hui de communiquer de l'autre côté de la terre en quelques secondes mais nous ne devons jamais oublier les leçons de courage, d'entraide, de bonne volonté et de foi qui ont permis aux anciens de vivre dans cette gorge sauvage et alors, sans nous vanter, nous pourrions mettre les pouces derrière les bretelles !

Le beau Valais

- 1.- Dis moi le nom de ce pays
Ou je suis né et que j'aime tant
En haut, en bas, tout me sourit
Et tout entouré de sommets blancs

Refrain

Vallée d'où le Rhône s'en va
De plus beaux coins ils s'en trouvent pas
C'est toi le beau Valais
Reste toujours, reste toujours celui que j'aime tant.

- 2.- Pays ou sont de braves gens
Pas des rois mais pas des rustres
Pas paresseux mais courageux
Qui gardent la foi des grands-pères.

- 3.- Pays bien souvent arrosé
Dans le sang versé par les ancêtres
Qui pour nous autres ont lutté
Et fait des jours plus beaux qu'avant.

Dis moi..

Dis-moi grand mère-grand
Que faisais-tu quand tu avais dix ans ?

Pour aller à l'école en hiver et à d'autres saisons
Mettais-tu plus souvent des jupes ou bien des pantalons ?
Avais-tu un manteau avec le capuchon ?
Avais-tu des skis ou bien une luge ?
Combien avais-tu de livres pour faire tes leçons ?
A quoi jouais-tu à la récréation ?

Oh ! toi, ma petite ! Fille de la fille de mon enfant,
Tu voudrais savoir comment c'était il y a bientôt cent ans ?

Pour aller à l'école, je mettais une jupe, et en-dessous un jupon
J'avais un manteau mais il n'avait pas de capuchon.
A la tête, je mettais un fichu ou bien un bonnet, sans pompon.
Les skis étaient réservés à quelques grands garçons,
Les petits et les filles avaient des luges
Ou bien un « tapolet » fait tout en bois rond.
J'avais un livre pour lire et faire les leçons
Et puis le catéchisme pour apprendre prières et bénédictions.

De tout ce temps, j'ai de si bons souvenirs.
Quant au plus court des jours, à la mauvaise saison,
A quatre heures et demie j'arrivais à la maison
Pour goûter avec un boî de greubons
Ou bien des poires cuites baptisées des « chetzons ».
Et puis quand j'avais écrit et fini mes leçons
(En ce temps-là il n'y avait pas de télévision)
j'avais le grand plaisir et la satisfaction
de donner boire aux cabris dans le « bèlindzon » (parc pour cabris)
c'était la plus belle de mes récréations !

Maintenant, ma petite, fille de la fille de mon enfant,
Il est tard, éteins la lumière, nous parlerons demain.

Mes souvenirs d'école

Autrefois, il n'y avait pas de maison d'école. Les enfants allaient chez le régent et s'installaient dans sa chambre commune. Quand ils ont eu décidé de faire des maisons d'école dans tous les villages, ils ont fait comme ils avaient toujours vu. En entrant dans les maisons, il y avait une petite pièce où on suspendait les habits (vestes), on rangeait tout ce qu'il fallait pour balayer, ramasser la poussière, nettoyer la salle d'école et, de là, on chauffait le grand bagnard (fourneau en pierre ollaire) avec des bûches que chacun devait apporter tous les matins.

Le plancher de la chambre était en sapin tout juste raboté. Avec le temps, les souliers ferrés et l'eau employée pour humecter la poussière avant de balayer, les nœuds sont sortis comme des bornes sur lesquelles il était difficile d'aligner les bancs en bois. Ceux-ci, usés, élimés, ont été remplacés par d'autres beaucoup plus modernes avant de laisser la place à des tables et des chaises comme on en avait dans tous les bureaux. Dire que le changement des bancs d'école a beaucoup amélioré le savoir des enfants, je ne veux surtout pas l'affirmer.

Pour moi, lorsque j'ai eu quatre ans, je suis allé pour la première fois à l'école en-là chez Justine de Vardan avec Jean à Pinotte, Ernest à Aber Ainsi et Fernand de l'Allée. Je me souviens que nous nous asseyions sur un banc contre la paroi, que Justine nous racontait tous les jours une autre histoire. Elle nous apprenait à rester tranquille, à ne pas nous disputer et à tourner les pages d'un vieux livre sans les déchirer. Pour le reste, les souvenirs me manquent.

En vingt trois, j'ai pu aller à l'école enfantine avec Robert Frachebourg des Marécottes comme régent. Nous étions mélangés les garçons et les filles dans une classe en haut à la maison de commune. Là, j'ai appris à faire des bâtons, sur une ardoise pour commencer et, après, dans un cahier ligné. Oh ! pas si facile que ça de faire des bâtons droits ! Les premiers étaient souvent trop longs ou trop courts, trop penchés en dedans ou bien en dehors. Il m'a fallu des pages pleines pour avoir le droit de faire des ronds ! Bien plus difficile que les bâtons ! Ils étaient souvent tout bosselés. Nous essayions bien de nous aider en tournant la langue de gauche à droite, ou bien le contraire, mais les ronds étaient toujours autant carrés que ronds !

Nous portions presque toujours un tablier ou une blouse boutonnée dans le dos, des souliers ferrés et des bas faits par la mère ou la grand-mère. En hiver, quand il faisait bien froid, nous avions des longs bas qui tenaient avec une jarretelle boutonnée à la taille* et au bas. Oh ! les jarretelles d'alors n'étaient pas comme celles que nous voyons maintenant dans les magazines ou bien dans les réclames publiées un peu partout !

Les filles étaient moins turbulentes que les garçons même s'il y avait quelques chamailleuses qui auraient toujours voulu jouer avec les garçons.

L'année a passé et j'ai été tout fier de pouvoir aller à l'école en haut au Planet. C'était la seule école de valeur dans tout le district, qu'ils disaient chez nous à Salvan-Ville !

Les plus grands, ceux qui étaient déjà allés quelques années avec Léon Gross, nous faisaient peur en nous racontant que, pour avoir le droit d'étudier en haut au Planet, ils nous faisaient passer sous le pont des toilettes et, des fois, ils en laissaient tomber un dedans ; là, il y avait une odeur

C'est pour dire que c'est la peur au ventre qu'un beau jour je me suis aligné au fond des escaliers avant de passer devant le régent lui montrer les mains des deux côtés pour qu'il ait pu voir si elles étaient propres. Mais l'histoire du pont des toilettes, je n'en ai plus entendu parler !

Nous étions une trentaine dans quatre divisions. Quand le régent était bien occupé avec ceux de la second division, il demandait aux plus grands d'apprendre à lire et à écrire aux plus jeunes.

L'école commençait le 2 novembre jusqu'à la fin avril. Congé le jeudi après-midi, c'est tout. A Noël, au Nouvel-An, à Pâques : rien ! Des devoirs à la maison tous les jours deux à trois.

Les gens disaient souvent : « L'Eglise au milieu du village » ! Chez nous, autrefois, on aurait pu dire « L'Ecole au milieu du village » ! Dans le quartier, ils tuaient le cochon, ils sciaient du bois, ils distillaient la gentiane, les pommes, les poires ou bien les cerises dessous les fenêtres de l'école, sur notre place de jeux qui n'était pas tellement grande !

Depuis la rentrée, fini de parler patois : tu étais puni toutes les fois qu'on t'entendait parler dans ce « parler » bon pour les sauvages ! Et dire que maintenant, dans la même chambre commune, on enseigne le patois comme autrefois le bon français ! Deliaude doit se retourner dans sa caisse !

Oh ! Oh ! Léon, reste tranquille, calme toi, reste comme on t'a mis en-là vers les Coques (lieudit vers le cimetière), sur le dos et écoute moi ! Tu n'as pas toujours eu facile de tenir une école avec une bande d'enfants de huit à quinze ans, dans une chambre commune, au sommet d'un chalet entouré de raccards sous lesquels les chats se plaisaient à miauler et à crier quand ils se battaient pour une chatte en chaleurs. Et les femmes du quartier qui s'interpellaient, avant midi, rien que pour t'ennuyer : « Alors, Joséphine, que fais-tu pour dîner ? - J'ai mis sur le feu une potée avec un jarret qui cuit depuis ce matin et je viens d'ajouter des choux, des carottes, des poires colliard et des pommes de terre. Et toi ? - Oh, moi j'ai épluché des pommes de terre pour faire des pommes lyonnaises avec une saucisse de la cheminée ». « Sacrées femmes ! » Et tu fermais la fenêtre.

Là-dessus, le Tchoin passait en sifflant : il ne fallait pas grand chose pour nous faire rire, et toi, Monsieur le régent en bon français : « Alors quoi, vous ne l'avez jamais entendu ? ».

Nous avions deux ou trois livres qu'il nous fallait souvent employer : le livre de lecture pour les punitions, la grammaire pour le français, le dictionnaire pour l'orthographe.

Les premières années, nous étions séparés : les garçons en haut et les filles en bas dessous avec Angèle. C'est seulement vers 1930 qu'ils nous ont mélangés. Et il n'a pas été question de vouloir fouiller ou bien mettre le nez dans des « Petit Robert » ! Nous aurions eu des ordres !

** Taille : genre de chemisette courte en tissu solide à laquelle étaient cousus deux boutons afin d'y mettre un élastique qui s'accrochait au bas de laine.*

Pour la discipline, tu étais assez loup ! On laissait tomber une feuille de papier, une gomme, on parlait patois pendant la récréation, on avait un morceau de neige qui fondait à la chaleur de la chambre, on avait droit, tu jappais « Prenez votre livre de lecture ! ».

Quand nous n'étions pas pressés de rentrer, après la récréation, et que tu ne savais pas qui punir, tu nous foutais à la figure : « Alors, faut-il aller vous chercher avec un palanquin ? »

Nous étions assez une bande d'étourdis, pas tellement faciles à mener, d'accord. Mais ce que je te reproche, c'est d'avoir tellement fait pleurer Fernand quand tu lui faisais réciter sa leçon. Toutes les fois, c'était la même chose : Fernand, qui la savait, se levait, disait quelques mots, s'arrêtait, secouait la tête et se mettait à pleurer tellement il avait peur de toi. Et toi : « Assis, à copier ! » Souvenirs, souvenirs ...

Les années en haut au Planet sont parmi les plus belles de ma vie : lorsque j'y suis retourné, j'ai pensé à tous ceux qui y étaient avec moi : il n'en reste pas tellement. De tous ceux qui sont déjà partis de l'autre côté, il n'y en a pas un qui ait fini sur l'échafaud ou bien en prison comme tu nous menaçais souvent. Souvenirs, souvenirs ...

Ah ! J'oubliais encore de vous dire ...

Oh ! mais il me faut partir et rester tranquille, Léon s'est endormi et je ne veux pas encore le déranger. Adieu ...

Le dimanche du Carlavé

Le dimanche du Carlavé
(A Finhaut, c'était la fête des fléaux)
Se fêtait tous les ans
Le dimanche après Carnaval.

Au bout d'un grand bâton
Le père faisait pour son garçon
Le plus grand, celui qui brûlait le mieux,
Le plus beau de tous les Carlavés.

Il attachait dur, une poignée de branchettes
Tout cela mélangé à quelques bûches
Pour mettre le feu, en son milieu,
Du petit bois, de la poix et des copeaux.

Et c'est en promenant ces Carlavés
Que les plus grands et la bande des enfants
Allaient par les champs et par les prés
En chantant la prière du Carlavé.

« Carlavé de la poêle
Marrainâ la Mourija*
Donne-moi des beignets
Plein mon bonnet.
Donne-moi du riz
Jusqu'au nombril,
Du petit lait
Une grosse ventrée »

**Traduction supposée : Marrainâ la Mourija : Parrainer la communauté de St-Maurice.*

Ainsi, le premier dimanche de carême
Les salvanins prenaient la peine
De rendre hommage à Charlemagne
Qui avait fait tant de bien aux gens de la montagne.

Aux gens de la montagne de Salvan
Qui allait du Châtelard jusqu'à Vernayaz
Et pour les prêtres de l'Abbaye
Sous le rocher de Saint-Maurice.

Les vêpres de Bovernier

Quand te marieras-tu Georges mon fils ?
Quand te marieras-tu Georges mon ami ?

Je me marierais dans les bonnes fêtes de Pâques,
Mon père qu'en savez-vous
Mais pas dans le temps de Carême comme vous avez fait vous !

Que donneras-tu à manger à ta femme quand tu seras marié Georges mon fils ?
Que donneras-tu à manger à ta femme quand tu seras marié Georges mon ami ?

Je lui donnerai à manger du bon pain blanc
Mon père qu'en savez vous
Mais pas du seigle dur comme des cornes de bouc comme vous avez fait vous !

Que donneras-tu boire à ta femme quand tu seras marié Georges mon fils ?
Que donneras-tu boire à ta femme quand tu seras marié Georges mon ami ?

Je lui donnerais du bon lait,
Mon père qu'en savez-vous
Mais pas de la pisserie de bouc comme vous avez fait vous !

Où mettras-tu dormir ta femme quand tu seras marié Georges mon fils ?
Où mettras-tu dormir ta femme quand tu seras marié Georges mon ami ?

Je la mettrai dormir dans un bon lit à ressorts
Mon père qu'en savez vous
Mais pas sur les bâtons auxquels on suspend la viande dans la cheminée comme vous avez fait vous !

Que feras-tu faire à ta femme quand tu seras marié Georges mon fils ?
Que feras-tu faire à ta femme quand tu seras marié Georges mon ami ?

Je lui ferais faire de beaux enfants
Mon père qu'en savez-vous
Mais pas des petits crapauds d'avortons comme vous avez fait vous !

Avec qui te marieras-tu Georges mon fils ?
Avec qui te marieras-tu Georges mon ami ?

Je me marierais avec une jolie parisienne
Mon père qu'en savez vous
Mais pas avec une crétinette de Bovernier comme vous avez fait vous !

L'alpage et la vie des bergers

Autrefois, tout le monde avait du bétail, des vaches, des chèvres. Si les chèvres restaient au village l'été, pour fournir le lait aux familles, les vaches étaient mises à l'alpage.

En 1946, à l'âge de treize ans, j'ai été engagé comme petit berger à la montagne des Lantzes. J'y suis resté deux étés petit berger et un été aide fromager (chodjie).

L'alpage des Lantzes se trouve à la frontière française du côté de Vallorcine et du col de Balme.

Aux Lantzes, il y avait trois niveaux :

La Griba, on y restait 8 à 10 jours au début de la saison, à l'inalpe. Le chalet était assez confortable.

Les Esserts, un peu plus haut, où l'on restait un mois au printemps et un mois à la fin de la saison. C'était aussi un bon chalet, on y préparait les repas et c'était là qu'on dormait. L'écurie, c'était différent. Les poutres du toit étaient basses à niveau du front ! Aussi, le matin, au moment de la traite, encore un peu endormi, souvent, la prière était faite ! Le niveau supérieur des Lantzes, on y restait à peu près du 15 juillet au 15 août. Alors, là, c'était très primitif ! Le chalet où l'on fabriquait n'avait pas de plancher, c'était terre battue. Le toit était si bas qu'au moment de pousser le feu pour faire le sérac, les bardeaux prenaient feu ! Alors pour éteindre ce feu, on lançait sur le toit des bidons de « cuites » (petit lait après la fabrication du sérac). La fumée : pas de cheminée : un trou dans le toit ! La chambre : un « cramo » (cabanon) ! Les jours de pluie, la paille sur laquelle on dormait était mouillée ! L'eau passait dessous.

L'inalpe, c'était une belle journée. Nous partions de Salvan aux environs de trois heures et demie le matin avec tous les bagages.

Chaque propriétaire de vaches était prêt et fier d'alper ces bêtes avec leurs grandes sonnettes. Nous passions au Trétien, La Cha, Finhaut, Giétroz, en bas à Châtelard, le « Tsanté à la Vieille ». Après, il fallait veiller les bêtes afin qu'elles ne partent pas au Molard ! Et puis nous arrivions à « La Griba » vers huit heures, huit heures et demie.

Ce jour là, si le temps était au beau, c'était la fête. Après, c'est les bergers qui travaillaient, le dimanche et la semaine par tous les temps.

Nous étions quatre employés : le Maître berger, le fromager, l'aide fromager et le petit berger.

Le Maître berger s'occupait du troupeau, de la santé du bétail. Il trayait les vaches, allait au pré, délimitait la surface à manger pour le repas du bétail. Pour les bêtes, il y avait deux repas par jour. Le dîner, repas du matin, souvent assez loin de l'écurie. Quant on allait en haut sur l'Ale », il fallait compter une heure de marche. L'herbe était plus rare et moins grasse. Le soir on les menait plus près de l'écurie, le terrain était plus gras, on y mettait du fumier. Entre ces deux repas, on rentrait le bétail à l'écurie.

Le fromager trayait aussi les vaches, fabriquait le fromage, le beurre et le sérac, s'occupait de la cave, (entretien des pièces de fromage). Si les pièces gonflaient, c'est lui qui se faisait taper sur les doigts par les consorts ! Il devait aussi veiller à la propreté du chalet et préparer les repas des bergers. Ce n'est pas ce qui lui prenait le plus de temps ! Le matin : du café ou du chocolat avec du pain. Nous n'avions pas le droit de manger du beurre, il était réservé pour les consorts. A midi, de la polenta avec du lait ou du pain et du sérac. Le soir, des pommes de terre et du sérac ou de la soupe au lait avec les restes de la polenta de midi ou des pâtes. Pour boire, nous avions toujours assez de lait et d'eau.

L'aide fromager (Chodjie) devait traire les vaches, fournir le bois. Il en fallait beaucoup pour faire chauffer la grosse chaudière pour le sérac. Il devait nettoyer l'écurie, aider au fromager à la cave et au chalet. Deux fois par semaine, il devait descendre à Châtelard porter le beurre qui était expédié aux propriétaires du bétail, chacun leur tour. Pour monter, il amenait le ravitaillement pris à l'épicerie du Châtelard où les bergers avaient un compte ouvert pour eux par le consortage. Nous n'avions pas le droit d'acheter de la viande, c'était trop cher ! Nous n'en mangions pas de tout l'été ! Le consortage donnait aux employés la dernière pièce de fromage de l'été précédent. Cette dernière pièce était soignée l'hiver par le gouverneur. Nous la mangions au début de la saison. Une fois finie, c'était le régime sérac !

Le petit-berger devait peser le lait quand les autres employés travaient, deux fois par jour, le matin et le soir, avant de sortir le troupeau. Il devait porter ce lait à la cave à lait et ensuite chasser les vaches pour les amener au repas et garder le troupeau avec le maître-berger et surtout ne pas les laisser manger plus loin que la limite !

L'alpage des Lantzes pouvait nourrir une quarantaine de têtes de bétail. C'était la propriété d'un consortage de Salvan. Chaque consort possédait un fond ou plusieurs qu'il avait acheté ou hérité d'un parent. Chaque fond donnait le droit d'alper une vache ou de le louer à quelqu'un pour la saison. Les consorts avaient le droit d'alper un veau en plus de la vache et même un cochon. Pour chaque vache alpée, le propriétaire devait au consortage deux journées de travail d'homme par saison : les manœuvres ! Pour administrer tout cela, il y avait un gouverneur pris parmi les propriétaires de fonds. Chaque consort devait le faire une année. Son travail consistait à engager les employés, veiller que le travail soit bien fait et que la saison soit bonne. Pour organiser les manœuvres, il y avait un directeur nommé par les consorts à l'assemblée.

Il y avait un secrétaire. Son travail consistait à distribuer les produits, fromage, beurre, sérac, faire les différentes écritures, faire les comptes du salaire des employés. Il contrôlait les achats faits par l'aide fromager à l'épicerie ! Il m'était arrivé, une fois, de faire l'achat de deux salamis. Le secrétaire, passant au magasin deux jours plus tard, nous a fait une sacrée leçon ! Il voulait me faire redescendre l'objet du litige. J'en ai redescendu un, l'autre était déjà digéré ! Cela pour vous dire la joie de manger de la viande le jour de la désalpe ! Car nous avions le dîner chez le propriétaire de la reine à lait, après cent jours à l'alpage.

C'était pas tout rose la vie des bergers. Ce n'était pas comme on le montre parfois au cinéma ! Le réveil tous les matins à trois heures pour la traite. L'odeur de la sueur et du fumier, c'était normal. Cela a été ma vie pendant cinq ans : trois aux Lantzes et deux à Emaney.

A Emaney, l'alpage était plus grand, il y avait 96 fonds. Nous étions plus nombreux comme employés. Cette année là, on était six.

A Emaney, il y avait 22 écuries de quatre fonds. Les vaches mangeaient depuis « Sur Partuis » à l'entrée du pâturage jusqu'à « La Teppa dura » en dessous du col d'Emaney. La saison était plus courte. L'inalpe était à la fin juin, début juillet. La désalpe environ à mi septembre. A l'inalpe, on avait du plaisir à voir de belles luttes quand une partie du troupeau se composait de vaches de la race d'Hérens. A l'époque, beaucoup d'hommes et de jeunes gagnaient leur vie ainsi.

La fête du cochon

Oui ! Oui ! la fête du cochon,
Vous en parlez à votre façon !
Qui est-ce qui paie le facon ?
C'est moi, votre beau cochon !

Quand, de grand matin, j'ai vu le chaudron
Plein d'eau qui cuisait fort, j'ai eu des frissons !
Je me suis dit : « Mon ami, ils veulent tes jambons
Et tout le reste pour mettre en saucissons ! »

Je sais bien que ma vie ne dure pas quatre saisons,
Mes anciens m'ont enseigné pareille abnégation.
J'ai été mis sur terre par le Maître de la création
Pour servir et nourrir toutes les populations.

Avant de partir, je dois vous dire sans façon
Un grand merci pour toute votre affection.
Pour moi, vous avez toujours été bien gentils et bien bons
A tout le temps vous inquiéter de ma santé et de ma bonne digestion.

Quand, entre deux eaux de vie, dans un petit moment,
Les mains dans la poix, vous me donnerez mon dernier savon,
Vous ferez attention :
Il ne faudra pas me meurtrir, je suis tout beau, tout bon !

Je sais que vous m'aimez du nez jusqu'aux pieds
Je voudrais que mon trépas soit satisfaction
Pour les grands, les petits, pour les filles et les garçons,
Que chacun pense : « Malheur, ce qu'il est bon ! »

C'est ma dernière dévotion
Je veux que tous gardent de moi un bon souvenir.
Que la famille se réjouisse autour de mon lard.
Que tous puissent dire : « Elle a été belle, la fête du cochon ! »

A la foire de Monthey

- 1.- Nous sommes allés à la foire de Monthey
Y avait ni gens ni bêtes, coquette oh ! oh !
Oh ! oh !.....
- 2.- J'achète un âne gris
Il avait ni poils ni queue
- 3.- Je suis monté dessus
Il allait comme la bise
- 4.- Je lui coupe les quatre jambes
Il allait encore plus vite
- 5.- Nous arrivons sur un champs
Il avait ni fond ni rives

- 6.- Il y avait des vieux pommiers
Ils étaient chargés de pommes de terre
- 7.- Un vieux depuis dessous
Secouait des raves
- 8.- Une vieille à côté
Râtelait des courges
- 9.- Nous arrivons à la maison
Les poules criaient
- 10.- Les femmes étaient saoules
Elles avaient trop bu d'eau de vie redistillée.

Les douzes apôtres de l'an

Janvier, le premier, est arrivé.
Ils ont tous dansé, ils ont tous chanté.
Mais ... trente et un jours, c'est beaucoup
Et il faudrait faire avec rien !
En janvier, il faut souvent tirer la queue du diable
Pour chaque jour mettre quelque chose sur la table.

Quand de février est venu le temps,
Il a été béni des bonnes gens.
Les jours étaient plus longs,
Il faisait beau, il faisait bon !
Mais le beau temps n'a pas duré !
Il a neigé, venté et souvent gelé !

Alors, mars a été reçu avec discrétion
Il n'y a pas eu de manifestation.
Il a fallu attendre St-Joseph passé
Pour voir les crocus au milieu des prés.
Du printemps, ils ont senti l'odeur,
Ils ont pu cueillir de la dent-de-lion !

Avril a bien essayé de pousser le soleil
Mais c'est presque tous les ans pareil,
Il faut passer Pâques près de la cheminée
C'est tous les matins bien gelé !
Consolation : voir trois beaux mois d'avril
Après, tu peux aller dormir !

Le mois de mai a été bien accepté,
Il a été un peu plus chaud.
Ils avaient tous peur des Saints froids
Mais ils n'ont pas été si mauvais.
Ils ont pu semer, ils ont pu planter
Et quelques uns ont pu inalter.

Alors, juin a été reçu comme le roi.
Ils se sont tous laissés gagner par le soleil.

Lorsque Médard est venu un moment pleurer
Ils ont prié Barnabé de lui couper le nez
Et, d'un coup, tous les foins ont été mûrs
Et, de l'école, tous les enfants ont été dehors.

Juillet est arrivé tout fier et vantard
Pour se promener parmi les estivants.
Avec son grand soleil, il les a tous brunis.
Par le sommet des montagnes il a fondu et séché
Tous les rebords de neige qui y étaient accrochés,
Toutes les touffes d'herbe et les petites prairies roussies.

Août s'est présenté comme un bon garçon,
Il ne voulait pas déranger et faire des façons.
Ça est bien allé jusqu'au quinze du mois,
Mais Notre Dame ne laisse jamais le temps comme il est.
Alors il a fallu sortir les bonnets et les vestes,
R ressortir les bottes que l'on met dans la tourmente !

Septembre, le superbe, de l'école a ouvert la porte.
Il en sait plus d'une et de toutes sortes
Pour haranguer chamois et bouquetins
D'aller et de prendre d'autres chemins.
Chasseurs et paysans sont trop vite ou trop tard
Il faut toujours le temps agrandir ou économiser.

Octobre, lui, est toujours plus sage
Et essaie d'aller lentement pour tourner la page.
Il aime bien se chauffer au soleil de l'automne,
Faire les dernières vendanges derrière la maison
Et puis, pour laisser une bonne impression,
Rougeoyer les feuilles, désalper les moutons.

Novembre a été frileux dès les premiers jours.
Déjà au cimetière il a été froid et gelé.
Alors, pour se faire bien voir depuis la St-Martin,
Il a voulu nous faire croire que c'était l'été.
On a été tous enrhumés et surpris
Lorsqu'il a traîné ses nuages jusqu'à la fin du mois.

Décembre, le dernier des apôtres de l'année,
Veut terminer les comptes et mettre tout à plat
Mais quand le Grand Nicolas a passé,
Donné ses vergettes et ses bonbons à la bande d'enfants,
Chacun a voulu chanter et bercer l'Enfant
Alors, décembre, tout doucement a fermé l'an.

Premier Noël

Les messagers d'alors, c'étaient les anges !
Ils n'arrivaient pas dans les maisons avec des boîtes, des machines et des mètres de fil ! Le
vôtre, Bonne Marie, est arrivé tout doucement et a été là, debout au milieu de la chambre
commune. Il vous a dit « Bonjour Marie ! Le Bon Dieu vous demande d'être sa maman ! Oh !

Vous n'avez pas besoin d'avoir peur. Celui qui peut tout a pensé à vous depuis toujours et ce n'est en tout cas pas maintenant qu'Il veut vous abandonner ! » Vous avez répondu : « Je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait comme il voudra, Lui ! » Vous avez dit oui sans réfléchir si ce serait difficile ou pas. Vous avez peu parlé, ça oui, mais vous avez toujours été là où il fallait et quand il fallait.

Lorsque vous avez su que votre cousine Elisabeth attendait de la famille et qu'elle avait des difficultés, vous êtes partie et on dit même que vous êtes partie très rapidement ! Ce que vous avez pensé en chemin, nous pouvons le supposer, parce que, lorsque vous êtes arrivée chez votre cousine Elisabeth et chez Zacharie, vous avez été prête pour entonner le Magnificat. Mais n'est-ce pas justement de votre cousine Elisabeth que tous s'accordaient à dire que, en tout cas, elle n'aurait jamais pu avoir d'enfant et surtout pas à son âge ? Ça, bien sûr, ce serait bien pour nous faire dire qu'il n'y a rien qu'Il ne puisse pas faire ! Enfin, tout s'est bien passé, Dieu soit béni, et Jean le Baptiste en a été un ! Il a su gouverner les bienfaits du Saint-Esprit.

Et toi, Bethléem, petit village au pays de Judas, tu n'es pas le moindre de tous puisque c'est de toi que doit venir la lumière du monde. Pour que cela se réalise, il a fallu que le gouverneur de la Judée s'en mêle. Oh ! Tout simplement. Il voulait savoir combien de personnes le pays comptait. Avec Joseph, qui était apparenté à la famille de David, vous êtes venus de Nazareth jusqu'à Bethléem pour vous inscrire. Vous étiez sur le point d'accoucher et cela s'est passé juste à ce moment-là. Vous êtes allés voir là, à la maison qu'ils avaient aménagée pour recevoir des gens et, là, ils ont tout juste entr'ouvert la porte pour vous dire qu'il n'y avait plus de place. Alors, que faire ? Un peu plus loin, là-bas, au fond de la ruelle, vous avez trouvé un abri et c'est là que votre enfant à vu le jour ! Vous l'avez emmailloté, vous l'avez installé du mieux que vous avez pu dans une crèche ! Oh ! Pas possible, pas possible ! Comme le dernier des pauvres ! Et pourtant, tout disposé à donner à pleines mains beaucoup mieux et beaucoup plus qu'on ne pourrait l'imaginer ! Les bêtes lui ont donné leur souffle chaud. Joseph était un bon époux, un bon papa et vous, Bonne Marie, en bonne maman que vous êtes, vous avez tout donné. Par bonheur que vous êtes là ! Avec le prophète Isaïe, nous pouvons dire : « Nous avons vu étinceler une grande lumière. Un enfant nous est donné, un enfant et sa maman nous ont été donnés ».

Berceuse

Do do le petit poupon
Tu deviendra bien assez grand
Pour aller faire paître les vaches
Par les champs et par les prés

Quand Cerise n'aura plus de lait
C'est Parise qui fera du fromage
Le cochon le lard
La poule le cocon
Pour le petit poupon

Do do ...

Le corbeau et le renard

Un grand oiseau tout noir
Perché sur un noyer
Avait dans sa gueule un vacherin
Qu'il avait volé au Ribolin

Alléché par l'odeur de la tomme
Le renard se dissimulait derrière un bosquet.
Il dit : Ce matin, j'ai encore rien mis dans la ventraille,
Alors il faudra bien vanter la crétinerie
Si je veux faire tomber
Ce que je lui veux attraper.

Alors le renard dit au corbeau :
Monsieur le corbeau, c'est bien terrible ce que tu es beau,
Avec ton noir tablier
Tu as tout d'un curé !

Si tu as la voix qui donne
Autant que ton plumage
Tu es le roi de tous
Dans ce beau pays !

En entendant ce compliment
Le corbeau était tellement content
Qu'il a lancé un grand cri !
Bien sûr, le fromage est tombé.

C'était trop tard pour s'en apercevoir
Elle avait réussi l'astuce du renard !
Tout déçu, le corbeau perdu
Pense : »Mon fromage est foutu !! «

En partant, le renard lui dit :
« Mon grand crétin de vantard, je t'ai eu.
Maintenant, si tu as faim, regarde mon cul ! »

En Bas à Plan-Cerisier

Sur les montagnes, de tous les côtés, la neige s'en va. Des touffes d'herbe se forment partout. Le printemps est là. C'est le moment de partir en bas à Plan-Cerisier. Sîtôt que le carnaval est passé, les salvanains qui ont des vignes à Plan-Cerisier partent en bas pour faire les travaux de la vigne, de la cave et du mazot. Il faut commencer par installer le ménage. Les femmes sont restées à Salvan pour s'occuper de la maison, des enfants qui vont à l'école et s'occuper du bétail quand c'est le moment. Il faut faire un tour à la cave et regarder que tout soit en ordre. Le lendemain, il faut commencer à tailler la vigne, apporter les sarments au mazot pour faire du feu. Quant vient le soir, on est assez fatigué mais on regarde s'il y a de la lumière chez le voisin. Ah ! Vois-tu, Jean est descendu pour faire le même travail que moi. Alors on s'appelle, on se rencontre, on boit un verre ou deux ou trois ensemble. On discute un peu de tout. Des fois, on hausse un peu le ton. Souvent on rit et la veillée passe trop vite.

Quand la taille est terminée, il faut fossoyer avec la triandine et apporter la terre au sommet de la vigne avec la hotte. Après, il faut attendre que ça pousse. Et puis, il faut ébourgeonner, attacher à l'échalas. C'est souvent les femmes qui font ce travail : elles ont les doigts plus petits et puis il faut dire qu'elles sont plus adroites pour ça.

Quand vient la fin du mois de mai, les fleurs commencent à pousser. A ce moment, il ne faudrait pas qu'il fasse froid. Il ne faut pas que les fleurs de la vigne voient la neige sur les montagnes alentours. C'est d'ailleurs ce que disaient les anciens.

Il faut aussi sulfater avec le soufre et le cuivre pour combattre les maladies de la vigne comme l'odium. Il faut sulfater environ cinq fois.

Et puis les travaux de la vigne continuent. Il faut attacher à nouveau les sarments qui ont poussé, couper les bouts, sulfater encore contre les vers de la grappe.

Quand les grappes commencent à se former, il faut compter cent jours jusqu'à la vendange. Alors, à ce moment, on peut souffler un peu. Il faut laisser faire le soleil, il faut attendre que le raisin soit mûr.

Pendant ce temps, il faut s'occuper de la cave ! Il faut transvaser la récolte de l'année précédente, il faut préparer les bouteilles, il faut filtrer le vin et le mettre en flacons.

Quand le mois d'octobre arrive, on peut tout préparer pour les vendanges.

Pour qu'il n'y ait pas de mauvaises surprises, les autorités de Martigny-Croix mettent à ban toutes les vignes de Plan-Cerisier. Personne n'a le droit d'aller dans les vignes sans avoir un billet signé du président. Le garde qui est sur place met à l'amende ceux qui ne tiennent pas compte du règlement. Au jour dit, le ban est levé et tout le monde part aux vendanges. C'est comme un jour de fête. Ce moment est important pour Plan-Cerisier et pour tous les salvanais qui y ont des vignes. Tout le monde se réjouit et les enfants encore plus de pouvoir manger de belles grappes de raisin pleines de soleil.

A Plan-Cerisier, la vie est toute différente pour tous. Les enfants aident aux vignes et au mazot, ils se lavent un peu au bassin et, le soir, se réjouissent de se mettre au lit (bardet) tous ensemble, tandis que les parents dorment sur le lit haut.

Les familles se retrouvent. La parenté, les tantes, les cousins qui sont partis de Salvan, reviennent pour aider aux vendanges. Tout le monde a tellement de joie qu'on entend partout chanter dans ces mazots et ces ruelles. C'est la fête même si le travail qu'il faut faire absolument n'est pas toujours facile.

Les femmes et les enfants cueillent les grappes sans oublier une graine. Si un brantard découvre une grappe oubliée sous une feuille, il a le droit d'embrasser la jeune fille qui l'a oubliée. Oh ! Je peux vous dire qu'il y en a parfois qui font exprès d'oublier !

Les hommes les plus jeunes et les plus forts transportent, tout le jour, les brantées de raisin écrasé. Le terrain n'est pas tout plat à Plan-Cerisier et au bord de ces petits murs ! Il ne faut pas avoir les genoux qui tremblent. Pourtant, parfois, quand vient la fin de l'après-midi, on a eu l'occasion de boire deux ou trois verres et, alors, les pierres deviennent hautes, il faut se secouer et se tenir droit.

Il faut des hommes à la cave pour préparer le tin pour poser les tonneaux pour mettre la nouvelle récolte. Il faut préparer le pressoir. Il faut recevoir les brantards et verser ces brantées dans le pressoir, nettoyer et pourvoir aux ustensiles.

Il faut recevoir aussi le capucin, le Père Vital, qui récolte un pot ici, un pot là, pour remplir sa brante et l'encaver pour son couvent. Il fait le change en donnant des images pieuses aux enfants et du béni (fleur de foin bénie) aux grands, aux adultes pour préserver le bétail des maladies. Il faut boire un verre avec lui et raconter une bêtise.

Lorsque vient le soir, autour du pressoir, il a y toujours beaucoup de monde. On s'aide entre voisins, on boit un verre de vin de l'an dernier, on va d'une cave à l'autre. La discussion ne manque jamais, on lance des pointes et on en reçoit aussi. On parle de tout et surtout de la politique. Souvent, les conseillers et le président sont portés en liste à Plan-Cerisier, aux vendanges.

Quand les tonneaux sont remplis de ce bon jus sucré, alors il faut laisser faire la fermentation. Souvent, au long de l'automne et de l'hiver, il faut aller contrôler.

Je vous ai raconté Plan-Cerisier en 1930. Maintenant, en 2003, il y a une grande évolution pour le travail et le bien de la nouvelle génération. Pour nous, les anciens, c'est tellement de bons souvenirs. Souvenirs des parents qui ont eu le temps de nous enseigner les travaux de la vigne et le respect de tout cela.

Jean-Louis

- 1.- Jean-Louis a battu sa femme
Tout ça pour rigoler

Refrain

Braves gens, braves gens, nous voulons vivre tous ensemble
Et jamais nous séparer
Braves gens, braves gens, nous voulons vivre tous ensemble
Et jamais nous séparer

- 2.- Philomène et Pierre-Maurice sont partis en bas pour publier les bans du mariage
- 3.- Dans les caves de Plan-Cerisier
On ne fait pas que goûter
- 4.- Quand c'est le jour de l'inalpe
La flasque d'eau de vie il ne faut pas oublier
- 5.- Du Fontanil à la Caux
Il faut s'arrêter sur la place des Baux
- 6.- il ne faut pas arrêter de chanter
Depuis la Creusaz au pont du Voua !

Voici la liste des plages de ce disque en patois avec leur traduction en français:

Li crie chu Li Baux	Les criées sur la place des Baux
La via in Charvan	La vie à Salvan
Le biau Valais	Le beau Valais
De mè	Dis moi...
Mi chovèni d'ècoule	Mes souvenirs d'école
La demindze deu Carlavé	Le dimanche du Carlavé
Li Vépre dè Bovarnie	Les vêpres de Bovernier
La montagne è la via di j'arpian	L'alpage et la vie des bergers
La féta deu caillon	La fête du cochon
La féra dè Monthey	A la foire de Monthey
Li doje apôtre dè l'an	Les douzes apôtres
Prèmiere Tsalinde	Premier Noël
Berceuse	Berceuse
Le corbé è le rèna	Le corbeau et le renard
Bâ eu Perey	En bas à Plan-Cerisier
Djean-Loï	Jean-Louis